

## LA RÉCEPTION DE VOLTAIRE EN CHINE AVANT 1949

*Jin Lu*

Purdue University Calumet

Il existe de nombreuses études sur l'image de la Chine sous la plume de Voltaire, sans doute le sinophile le plus enthousiaste dans la France du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais la question inverse demeure peu explorée : que pensent les Chinois du philosophe français ? À quelle époque et par quels intermédiaires l'ont-ils découvert ? Quelle influence a-t-il exercée en Chine à travers diverses périodes historiques ? Comment les Chinois ont-ils réagi à ses thèses ? Lesquels de ses ouvrages ont-ils été traduits en chinois et quelles sont les raisons qui ont motivé ces choix ? Lesquels ont-ils suscité les interprétations les plus fécondes ? Par souci de cohérence, je me limite à la réception de Voltaire en Chine avant 1949, c'est-à-dire dès les origines, vers la fin des Qing, et sous la République de Chine (1911-1949).

### LA FIN DES QING

Pendant cette période, il n'existe aucune traduction de Voltaire. Les contacts, les rencontres, et les commentaires dispersés restent à examiner. Il n'est donc pas facile d'établir la date la plus ancienne où un Chinois a pris connaissance de Voltaire, car qui peut être sûr qu'un texte antérieur n'ait jamais existé ? Toutefois, on comprend bien que les Chinois n'avaient pas le moyen de connaître Voltaire au XVIII<sup>e</sup> siècle, où les échanges culturels entre la Chine et la France se faisaient par l'intermédiaire des jésuites. Ceux-ci, qui se souciaient de présenter aux Chinois l'image harmonieuse d'une Europe chrétienne, se seraient bien gardés d'informer les Chinois de l'existence d'un de leurs adversaires les plus redoutables, qui mettait en doute la doctrine même qu'ils prêchaient. Il n'est pas étonnant qu'aucun des convertis chinois, amenés en Europe par les missionnaires au XVIII<sup>e</sup> siècle, n'ait parlé de Voltaire. Parmi les voyageurs qui ont séjourné en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle, ni le très érudit

mais pragmatique Xue Fucheng, ni le très francisé Chen Jitong, qui devait pourtant bien le connaître, n'ont mentionné Voltaire. Il est donc tout à fait exceptionnel qu'en 1879, Guo Songtao, un savant éminent qui fut le premier ambassadeur chinois en Europe, consacre tout un paragraphe à Voltaire dans son journal où il note tout ce qu'il apprend de nouveau en Europe. Je cite le paragraphe en entier :

Un Français nommé Voltaire qui vécut il y a cent ans, rédigea des ouvrages afin de réfuter les prêtres. À cette époque-là, le Maître de l'Église avait un grand pouvoir et voulait lui imputer un crime pour le condamner. Mis au courant, Voltaire s'enfuit. À sa mort, le Maître de l'Église fit brûler son cadavre et en fit répandre les poussières par le vent. Il y eut en même temps un nommé Rousseau, qui avait le même avis [que Voltaire]. Tous deux furent profondément haïs par les prêtres. Depuis peu, le pays s'est transformé en une démocratie, et le pouvoir des prêtres est réduit aussi. J'entends dire que cette année est le centenaire de la mort de Voltaire. Les Français le commémorent, et réimpriment ses ouvrages. Au bout de cent ans, ils commencent à se rappeler ses mots et son nom est devenu illustre : cela suffit pour montrer que les cœurs humains se ressemblent<sup>1</sup>.

392

C'est donc cent ans après la mort de Voltaire qu'un Chinois érudit, cultivé et ouvert à l'Occident a entendu parler de lui. Puisque Guo Songtao est un grand savant chinois extrêmement curieux de toutes sortes de connaissances venues de l'Occident, et oserais-je dire le seul, parmi les diplomates de son temps, qui s'intéressait à l'histoire des idées en Europe, le fait qu'il ait ignoré Voltaire avant cette date indique, sinon que c'est la première fois qu'un Chinois mentionne Voltaire, au moins que le nom de Voltaire était alors si obscur en Chine qu'un grand érudit tel Guo Songtao ne l'avait pas connu auparavant. On peut également se demander quelle fut la source de Guo Songtao, qui ne savait aucune langue européenne. Il fréquentait alors plusieurs étudiants chinois en Europe, notamment Ma Jianzhong, Chen Jitong et Yan Fu. Il est peu probable que Ma Jianzhong, un catholique chinois, soit la source de ces commentaires irrégieux. Ajoutons aussi que l'ambassadeur chinois était en contact avec des Européens qui parlaient chinois. Enfin, on ne sait pas à quoi attribuer les inexactitudes concernant la vie de Voltaire. A-t-il mal compris son informateur ? Celui-ci était-il mal renseigné ? On peut se perdre en conjectures. Toutefois, il est évident que Guo Songtao sympathise avec la position anticléricale de Voltaire, ce qui ne doit pas étonner si l'on pense au fait qu'il y avait alors des conflits fréquents entre les missionnaires français et

1 Guo Songtao, *Lundun yu bali riji (Journal de Londres et de Paris)*, Changsha, Yuelu shushe, 1984, p. 562. Toutes les traductions des citations chinoises sont les miennes.

la population chinoise. D'autre part, on peut même soupçonner que le savant chinois s'identifie à l'image qu'il donne de Voltaire, incompris et persécuté pendant sa vie. S'il se trompe sur quelques détails de la vie du philosophe français, il se montre incroyablement prévoyant quant à son propre sort. La première partie de son journal, intitulé *Shi xi ji cheng* (*Journal de l'ambassade en Occident*), ayant été censurée et interdite par un arrêt impérial en 1877, la suite ne fut publiée qu'en 1984, plus de cent ans plus tard. Il est dommage que ce témoignage précieux de Guo Songtao, sans doute une des premières réactions chinoises à Voltaire, que le savant rapproche d'ailleurs de Rousseau, soit resté inconnu du public chinois pendant si longtemps<sup>2</sup>.

*The Nineteenth Century : a History* (*Tai xi xin shi lan yao*) de Robert Mackenzie, traduit en chinois en 1895 par le missionnaire anglais Timothy Richard en collaboration avec Cai Erkang, a eu une grande influence dans la société chinoise. On y trouve trois références à Voltaire<sup>3</sup>. Dans le chapitre 3 du tome I (« Brève biographie de Louis XV »), on lit ce paragraphe :

Vers la fin de sa vie, le roi se rendait compte progressivement que son comportement fut contraire à la raison, et par conséquent il blâma soudain Voltaire et d'autres écrivains, en disant que l'état déplorable où se trouvait le pays était la conséquence de la décadence des lettrés, refusant de croire que tout venait de ses propres extravagances, car il ne tenait aucun compte ni du courroux du ciel ni de la colère du peuple. Voltaire, bien que n'étant point connu pour sa moralité, fut pourtant toujours équitable quand il s'agissait des affaires d'État. Il lui arriva d'annoncer au peuple : « Toutes les lois que le roi décrète aujourd'hui sont contraires au chemin français. Le roi veut-il changer son comportement ? »<sup>4</sup>.

On voit que l'historien anglais présente Voltaire comme un censeur du roi et se range de son côté pour condamner Louis XV. Il critique constamment la cruauté du roi et mentionne Voltaire à une autre occasion :

Quelqu'un cite l'homme de lettres célèbre Voltaire : « Je suis le fils de Brutus, et non pas un esclave. J'ai horreur des rois inhumains ». Brutus, un homme de

- 2 Cela explique sans doute le fait que Marianne Bastid n'a pas signalé le nom de Guo Songtao dans son article « The Influence of Jean-Jacques Rousseau on Chinese Political Thought before the 1911 Revolution », dans Zhang Zhilian (dir.), *China and the French Revolution. Proceedings of the International Conference, Shanghai, 18-21 March 1989*, Oxford, Pergamon Press, 1990, p. 29-36.
- 3 J'ai comparé cette traduction avec l'ouvrage original de Robert Mackenzie (London-New York, T. Nelson and Son, 1880). Ces trois références existent, mais elles diffèrent plus ou moins de leurs traductions en chinois que j'analyse par la suite.
- 4 Robert Mackenzie, *The Nineteenth Century : a History* (*Tai xi xin shi lan yao*), Shanghai, Shanghai shudian chubanshe, 2002 [1895], p. 2-3 [trad. Timothy Richard et Erkang Cai]. Ce paragraphe est beaucoup plus détaillé en chinois que dans l'original anglais.

l'antique Rome, tuait souvent les rois qui défiaient la raison, tel le Roi Wu qui tua le roi Zhou. Tous ceux qui furent présents admirèrent la justesse de son allusion, car les grandes familles françaises du temps savaient que l'Angleterre et d'autres pays ne traitaient point leur peuple avec autant de cruauté<sup>5</sup>.

La référence au vénérable Roi Wu (*Wu Wang*), mise en petits caractères dans le texte chinois, est évidemment une intervention des traducteurs, qui tentent de justifier l'action de Brutus en le comparant au vénérable Roi Wu (*Wu Wang*). À la différence de l'original anglais, le paragraphe traduit n'indique pas que la citation est tirée d'une pièce de théâtre de Voltaire. Dans ces deux cas, Mackenzie se contente de rapporter les bons mots de Voltaire, qui devient sous sa plume un adversaire de Louis XV. Il peint Voltaire sous des couleurs plutôt favorables, parce qu'il s'oppose notamment à Louis XV, un roi cruel à la différence des rois anglais. C'est au chapitre 11 qu'il mentionne vaguement quelques ouvrages de Voltaire.

394

En ce moment, la renommée littéraire de Voltaire augmentait de plus en plus. Le pouvoir de ses nombreux ouvrages fut assez grand pour toucher le cœur du public. Il disait souvent que, depuis l'antiquité, les grands hommes vertueux et éclairés, même au temps où ils se trouvaient dans une situation difficile, n'avaient jamais envie de servir les rois cruels. Ayant passé trois ans en Angleterre et observé ses institutions politiques, Voltaire en fit des livres dont le contenu principal est de contester le pouvoir politique et religieux. Pourtant, son opposition à la religion dérive du fait qu'il croit par erreur que toutes les religions ressemblent au catholicisme français. Ses vues sont par conséquent inévitablement excessives<sup>6</sup>.

L'auteur anglais condamne partout le régime politique français tout en louant le système anglais. Curieusement, la position anticléricale de Voltaire anglophile semble le déranger assez peu, car il paraît convaincu que la religion qu'on observait en Angleterre était radicalement différente du catholicisme français. Il n'indique clairement aucun ouvrage de Voltaire, ce qui a sans doute une conséquence sur la réception en Chine de Voltaire, dont on connaît mieux la réputation prestigieuse que les œuvres. Le public cultivé de la fin des Qing ne pouvait identifier Voltaire à aucun de ses ouvrages, à la différence de Rousseau, qu'on associait à son *Contrat social*, traduit en chinois en 1898, et Montesquieu l'auteur de *L'Esprit des lois*, traduit en chinois en 1904. Ils figuraient tous les deux parmi les *Cent traductions qui avaient influencé la*

---

5 *Ibid.*, p. 5.

6 *Ibid.*, p. 6. La traduction chinoise a supprimé la suite de ce paragraphe, qui porte sur les derniers jours de Voltaire à Paris.

*société de la Chine moderne* de Zou Zhenhuan<sup>7</sup>. Mais cette traduction influente a certainement contribué à diffuser en Chine l'image d'un Voltaire adversaire de l'absolutisme.

Tout au début du xx<sup>e</sup> siècle, l'homme qui joue un rôle important dans la diffusion de l'image de Voltaire en Chine est le grand savant Liang Qichao, qu'on peut considérer comme un homme des Lumières chinois. À un moment où la Chine se trouvait confrontée à une suite de crises qui menaçaient sa survie même, il voulait réveiller et éclairer ses compatriotes en diffusant les connaissances au moyen de la littérature. On a des raisons de croire que cet homme cultivé avait lu la traduction influente de l'ouvrage de Mackenzie, mais il est vraisemblable aussi qu'il en ait pris connaissance par l'intermédiaire du Japon quand il y était en exil. Voltaire est pour lui un grand modèle qui l'aide à définir le rôle d'un intellectuel dans la société moderne, bien que, paradoxalement, cet admirateur de Voltaire ne soit point comme ce dernier celui de Confucius. En fait, ce à quoi Liang Qichao s'oppose n'est pas Confucius lui-même, mais le rôle exclusif et oppressant du confucianisme en Chine depuis la dynastie des Han. Liang est un promoteur fervent de la libre pensée qui avait, selon lui, fait naître des savoirs lumineux et des personnages éminents à l'époque des Royaumes Combattants. À la différence de son ancien maître Kang Youwei, qui propose de promouvoir le confucianisme dans le but de renforcer la Chine, Liang Qichao veut prendre l'exemple des pays occidentaux : prospèrent ceux qui pratiquent la libre pensée et la séparation de la religion et de l'État. Pour lui, le confucianisme n'est plus adapté au monde moderne. Dans sa lettre à Kang Youwei le 1<sup>er</sup> avril 1900, Liang Qichao justifie la liberté. Selon lui, ce n'est point la liberté qui a causé la terreur pendant la Révolution française, mais ceux qui abusent de ce nom<sup>8</sup>. Cette justification est importante parce qu'on avait alors tendance, en Chine, à attribuer à Voltaire et à Rousseau la cause de la Révolution française, et à les louer ou à les condamner pour cette même raison. Écrivain prolifique comme Voltaire, Liang est doué d'une curiosité intellectuelle insatiable le motivant à poursuivre des recherches dans des domaines divers. Comme Voltaire, il ne tente pas de créer des systèmes cohérents et immuables, mais de réfléchir sur les questions importantes de son temps. De son propre aveu, ses pensées ne cessent d'évoluer et ne sont pas dépourvues de contradictions.

7 Zou Zhenhuan, *Xingxiang zhongguo jindai shehui de yibai zhong yizuo* (Cent traductions qui avaient influencé la société de la Chine moderne), Beijing, Zhongguo Duiwai Fanyi Gongsì, 1994.

8 Liang Qichao, *Liang Qichao Quanji* (Œuvres complètes de Liang Qichao), Beijing Chubanshe, 1999, t. 10, p. 5931.

Il n'est pas sûr que Liang Qichao ait lu aucun ouvrage de Voltaire, car il se contente de renvoyer à sa réputation. Dans un mélodrame resté inachevé, *Le Rêve d'une ruine fatale* (*Jie hui meng*, 1902), Liang Qichao prête la parole à son personnage Du Zhuan, un savant préoccupé par les catastrophes qui menacent la Chine et se propose de suivre l'exemple de Voltaire :

Vous voyez : autrefois, en France sous Louis XIV, les mœurs n'étaient-elles pas telles qu'elles sont aujourd'hui en Chine ? Il y eut heureusement un écrivain nommé Voltaire qui, ayant fait de nombreux romans et pièces de théâtre, a pu réveiller son peuple de sa torpeur<sup>9</sup>.

Dans une autre pièce de théâtre intitulée *Drame du nouveau Rome* (*Xin luoma chanqi*, 1902), l'âme de Dante, en compagnie de Shakespeare et de Voltaire, visite la Chine afin de voir la représentation de la pièce de Liang Qichao, qui romance l'histoire de Rome, parce que la Chine se trouvait alors dans la même situation où Rome s'était trouvée au temps de Dante, morcelée par des tyrans et occupée par des pays étrangers. Liang Qichao, comme Dante autrefois, voulait redresser l'esprit de son peuple afin de sauver son pays. Dans un de ses articles qui avait une immense influence en Chine, *Du rapport entre le roman et le gouvernement du peuple* (*Lun xiaoshuo yu qunzhi de guanxi*, 1902), Liang Qichao encourage les écrivains chinois à pratiquer le genre romanesque et à s'en servir comme un moyen d'édifier les masses, ce qui explique et justifie la fortune de *Candide* en Chine par rapport à d'autres ouvrages de Voltaire.

Pendant les années qui menaient à la Révolution chinoise de 1911, ce sont Montesquieu et Rousseau qui avaient attiré l'attention des Chinois en tant que théoriciens des sciences politiques. Les intellectuels révolutionnaires trouvaient alors, dans *De l'esprit des lois* et dans *Du contrat social*, des arguments utiles pour justifier le changement de système social en Chine. Dans la traduction de *L'Esprit des lois* (1904-1907), Yan Fu cite le commentaire de Voltaire à propos du chapitre 7 du livre III (« Du principe de la monarchie »)<sup>10</sup>.

Arrivés en Chine avec plus d'un siècle de retard, les écrivains des Lumières se voient très vite éclipsés par d'autres courants occidentaux plus modernes, le romantisme, le symbolisme et le modernisme. Au début du xx<sup>e</sup> siècle, Victor Hugo fut l'auteur français le plus admiré des Chinois. D'autres écrivains, dont les Chinois du temps appréciaient le talent de conteurs, firent aussi fortune : on a beaucoup traduit, outre Hugo, Jules Verne, Alexandre Dumas père, même Émile Gaboriau. Mais le plus grand succès d'un ouvrage

9 *Ibid.*, p. 5649.

10 M<sup>me</sup> Meng Hua a signalé ce passage dans l'introduction de sa thèse soutenue en Sorbonne en 1988, *Voltaire et la Chine*, p. 4.

traduit fut *La Dame aux camélias*. En comparaison, *Manon Lescaut*, dont le mérite littéraire et la place dans l'histoire littéraire française ne cèdent point à l'ouvrage de Dumas fils, n'avait jamais inspiré autant d'enthousiasme malgré la publication de six traductions de 1907 à 1947<sup>11</sup>.

## HISTOIRES LITTÉRAIRES SOUS LA RÉPUBLIQUE

C'est sous la République de Chine qu'on commence à connaître mieux Voltaire, et d'abord dans les ouvrages d'histoire littéraire. Selon *Le Catalogue général des livres sous la République de Chine*, entre 1911 et 1949, la Chine a vu paraître dix histoires de la littérature française, y compris deux qui sont traduites des langues européennes : l'ouvrage de H. et T. Pauthier en français (1925) et celui de Maurice Baring en anglais (1929). Quand elles ne sont pas traduites, ces *Histoires* mélangent librement la compilation des histoires littéraires européennes et les commentaires des auteurs chinois. On trouve aussi une dizaine d'ouvrages qui portent sur la littérature française en général, classés sous la rubrique de « Théorie et recherche ». Comme il n'est pas possible de résumer tout ce qui concerne Voltaire dans ces *Histoires*, qui d'ailleurs s'inspirent largement des historiens européens ou américains, nous nous contentons d'esquisser son image selon trois aspects (Voltaire penseur, son mérite littéraire et sa qualité humaine) et d'examiner la critique des deux ouvrages qui préoccupèrent durablement les Chinois, *Candide* et *L'Orphelin de la Chine*.

Bien des critiques chinois, notamment ceux de gauche, ont tendance à analyser la pensée de Voltaire selon la classe sociale à laquelle il appartient. Mu Mutian, par exemple, pense que Voltaire appartient à la haute bourgeoisie proche de l'aristocratie, ce qui explique ses hésitations et ses contradictions :

Bien que Voltaire soit un lutteur acharné, il est également un sceptique ; tantôt optimiste, tantôt pessimiste ; vantant la civilisation à un moment, et se moquant de la faiblesse humaine à un autre ; parfois il préconise les principes moraux, et parfois il chante l'hédonisme ; il lui arrive de promouvoir, soit la liberté, soit le déterminisme. Cette indécision est naturellement le produit de l'environnement social où il vivait<sup>12</sup>.

Un grand nombre d'écrivains chinois de ce temps croient au progrès et restent très sensibles au mouvement des idées en Europe. Xu Xiacun, auteur

11 Rappelons d'ailleurs que *La Dame aux camélias* offre une image favorable de Manon, mais l'engouement des Chinois pour Marguerite ne s'est jamais étendu au personnage de Prévost.

12 Mu Mutian, *Histoire de la littérature française*, Shanghai, Shijie shuju, 1935, p. 184.

d'une très belle traduction de *Madame Chrysanthème*, a offert une *Histoire de la littérature française* en 1930. Il avoue qu'il s'agit d'une compilation qui se sert du plan des autres mais il y ajoute également ses propres commentaires. Il s'oppose à Taine qui a, selon lui, le « défaut » de « [faire] plus attention aux influences biologiques qu'économiques<sup>13</sup> ». Lui-même s'attache à donner « des interprétations purement sociologiques ». Voltaire reste plutôt conservateur aux yeux de Xu Xiacun, parce qu'il n'espère qu'en une réforme des idées, et ne propose pas la révolution. Néanmoins, Xu Xiacun reconnaît à Voltaire le mérite d'avoir lutté pour la raison, la liberté et l'humanisme, et d'avoir contribué au mouvement des lumières en France.

C'est Xia Yande qui salue le plus chaleureusement Voltaire penseur :

Lors du mouvement des Lumières pendant la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, Voltaire est le plus grand penseur. Il fut, pour l'âge des Lumières en France, ce que furent Pétrarque pour la Renaissance en Italie, et Érasme pour la Réforme. Il était non seulement un grand savant français du XVIII<sup>e</sup> siècle, mais aussi le personnage central de son temps dans le mouvement des idées dans toute l'Europe<sup>14</sup>.

Le même critique déclare que « les graines de la Révolution », entre les mains de Voltaire qui « tenait haut le drapeau de la politique démocratique et de la libre pensée », « étaient déjà en germe » (p. 243). En effet, tous les critiques chinois du temps affirment que les idées de Voltaire ont conduit à l'ébranlement de l'ancienne religion et de l'Ancien Régime, c'est-à-dire à la Révolution française.

Sur le plan littéraire, les historiens de la littérature chinois s'accordent pour souligner le rapport qui lie Voltaire au classicisme tout en affirmant que Voltaire n'avait pas autant réussi que Racine et Corneille dans le genre tragique. Li Huang, l'auteur de la première *Histoire de la littérature française*, parue en 1923, juge sévèrement Voltaire dramaturge qui, plus philosophe que poète, n'arrive pas à se mettre à la place de ses personnages, qui représentent ses idées mais manquent de vie et de sentiment<sup>15</sup>. Il exalte pourtant le mérite de la prose de Voltaire : « De toute l'histoire de la littérature française, on ne trouve point une deuxième personne dont le pinceau de la prose le surpasse en clarté et en concision » (p. 35). Les reproches adressés au dramaturge et les éloges de la prose de Voltaire se retrouvent à l'identique sous la plume des critiques chinois, ce qui révèle sans doute l'influence des historiens

13 Xu Xiacun, *Histoire de la littérature française*, Shanghai, Beixin shuju, 1930, p. 3.

14 Xia Yande, *Histoire de la littérature française*, Shanghai, Presses commerciales, 1936, p. 236-237.

15 Li Huang, *Histoire de la littérature française*, Shanghai, Zhonghua shuju, 1923, p. 13-14.



occidentaux dont ils s'inspirent tous. Yuan Changying, d'autre part, refuse à Voltaire le titre d'héritier de Racine, qu'elle confère à Marivaux, qui n'est ni tragique ni poète mais dont la comédie ressemble à la tragédie de Racine par la finesse de sa psychologie<sup>16</sup>.

Dans son *Histoire de la littérature française*, la meilleure qui ait paru pendant la période en question, Wu Dayuan divise son chapitre sur Voltaire en cinq sections : Voltaire poète, Voltaire historien, Voltaire philosophe (où se classe *Candide*, avec *Zadig* et *Micromégas*, en tant que conte philosophique), correspondance de Voltaire, et les idées de Voltaire. Toute la section « Voltaire poète » est consacrée à *La Henriade*, parce que le critique traite des tragédies de Voltaire dans son chapitre sur la tragédie du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le jugement est sévère : « Ce qui manque à Voltaire, c'est le cœur d'un poète épique<sup>17</sup> ».

Il arrive aux critiques chinois de commenter les qualités humaines de Voltaire. Yuan Changying en offre un portrait vivant :

Le comportement de Voltaire est singulier. Extrêmement maigre et sec, son visage est si lugubre qu'on dirait qu'il ne pourrait vivre jusqu'au soir. Ce qui est surprenant, c'est qu'il possède une énergie puissante qu'on trouve rarement dans le monde. Il a connu rarement le repos toute sa vie, se consacrant entièrement à ses activités et à ses ouvrages. Son caractère se révèle également contradictoire : le plus égoïste et le plus juste ; le plus avide et le plus généreux ; le plus bas et le plus sournois, mais c'est aussi l'ami le plus franc et le plus sincère<sup>18</sup>.

Cette image de Voltaire trouve de nombreux échos chez d'autres critiques. Je me contente d'en citer un autre exemple :

Voltaire a été malade pendant presque toute sa vie. Il est par conséquent d'un caractère emporté, se met facilement en colère ; il est susceptible, supporte mal la critique, et est jaloux du succès de ses confrères. Nombre de ses ouvrages résultent d'une envie de rivaliser. Mais au vu de l'ensemble des nombreux philosophes de son temps, on ne trouve que lui qui soit digne de représenter les idées du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>.

J'insiste sur le fait que les auteurs de ces *Histoires* n'ont pas forcément lu les ouvrages qu'ils commentent et qu'ils empruntent donc largement le jugement des critiques occidentaux.

16 Voir Yuan Changying, *Littérature française*, Shanghai, Presses commerciales, 1933, p. 33-34.

17 Wu Dayuan, *Histoire de la littérature française*, Shanghai, Presses commerciales, 1946, t. 2, p. 318.

18 Yuan Changying, *Histoire de la littérature française*, op. cit., p. 40.

19 Xu Zhongnian, *ABC de la littérature française*, Shanghai, Shijie Shuju, 1933, p. 82.

En 1923, Li Huang ne mentionne qu'en passant *Candide*, avec le *Discours en vers sur l'homme*, *Zadig* et le *Dictionnaire philosophique*, y trouvant des idées matérialistes. *L'Orphelin de la Chine* n'y occupe qu'une seule ligne, en tant qu'exemple qui illustre que « les tragédies de Voltaire ont pu atteindre la profondeur des observations psychologiques et sont aptes à retracer l'amour des parents pour leurs enfants<sup>20</sup> ». Notons que cette opinion de Li Huang n'est point représentative des critiques chinois et contredit même ce qu'il dit ailleurs sur les personnages de Voltaire. La place relativement mince qu'il accorde à *Candide* et à *L'Orphelin de la Chine* vient sans doute de ses sources européennes et ne correspond point à la fortune qu'ils auront en Chine. Il est probable que, pour la même raison, Wu Dayuan ne mentionne qu'en passant *L'Orphelin de la Chine*. En revanche, Xia Yande compte *L'Orphelin*, avec *Œdipe*, *Tancrede* et *La Mort de César*, parmi les plus célèbres des tragédies de Voltaire.

400

L'intention satirique de Voltaire, quelque évidente qu'elle soit pour le public français, a dû singulièrement échapper à un savant chinois qui paraît pourtant bien informé. Xia Yande, qui cite comme sources Gustave Lanson, Ferdinand Brunetière, Émile Faguet, Des Granges, Joseph Bédier, Georges Pellissier, René Doumic, G. L. Strachey, Maurice Baring et Kathleen Butler, offre un résumé de *Candide* qui montre qu'il n'avait point compris l'ironie de Voltaire qui se moque d'un bout à l'autre de l'optimisme, et il en tire la conclusion que « l'idée principale du roman porte sur la foi constante du protagoniste Candide en l'optimisme, ainsi que ses aventures » : « Voltaire emprunte cette histoire afin de développer l'optimisme qui est sa conception de la vie<sup>21</sup> ». Je cite aussi la partie de son résumé qui rappelle le dénouement d'un conte de fée : « Candide arriva à sa destination et sauva Cunégonde. Les deux se rendirent tranquillement à la campagne et y menèrent une vie agréable » (p. 243). Cette interprétation erronée est d'autant plus surprenante que l'année précédente a vu paraître l'ouvrage de Mu Mutian qui a bien compris *Candide*, et l'excellente *Notice biographique de Voltaire* rédigée par Wu Mi. Xia Yande n'est pourtant pas tout à fait exceptionnel dans son erreur. Un autre critique, Xu Zhongnian, décrit aussi *Candide* comme « un roman optimiste<sup>22</sup> ».

20 Li Huang, *Histoire de la littérature française*, op. cit., p. 13.

21 Xia Yande, *Histoire de la littérature française*, op. cit., p. 242.

22 Xu Zhongnian, *ABC de la littérature française*, op. cit., p. 80.

Avant 1949, seuls *L'Orphelin de la Chine* et plusieurs contes, notamment *Candide*, sont traduits en chinois. C'est en 1925 qu'on voit paraître la première traduction de Voltaire, celle de *Candide* par le poète Xu Zhimo. Elle a d'abord paru dans une revue littéraire *Supplément du Matin* (*Chen bao fukan*) en différentes livraisons, du 7 novembre 1925 au 13 décembre 1926. Il s'agit d'une traduction complète présentant les trente chapitres. Dans sa préface qui occupe à peine une page et demie, Xu Zhimo, poète et bel esprit, emploie, d'entrée de jeu, huit expressions pour décrire Voltaire : « c'est un être singulier, le plus intelligent, le plus érudit, le plus extravagant, le plus excentrique, le plus prolixe, le plus satirique, le plus habile (à écrire) et le plus puissant du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup> ». Xu Zhimo présente Voltaire comme un écrivain qu'on doit indispensablement connaître, et *Candide* comme un des ouvrages les plus essentiels de Voltaire, qu'il compare au roman chinois *Jing hua yuan*<sup>24</sup> (*Les Fleurs dans le miroir*) sans toutefois préciser le fondement de ce rapprochement. Cette prétendue ressemblance lui sert de prétexte afin d'attaquer, pour employer ses propres mots, des Chinois hypocrites qui devraient se reconnaître dans ce miroir satirique venu de l'Occident. Malgré le mérite de Xu Zhimo d'avoir été le premier traducteur de Voltaire en Chine, sa préface, quelque intéressante qu'elle soit, reste assez mince et ne touche point l'idée centrale de Voltaire.

Comme c'est l'usage à cette époque, Xu Zhimo ne précise pas sur quelle édition il a fondé sa traduction, mais il est probable qu'il a travaillé sur un texte en anglais, parce que sa transcription des noms propres révèle de manière certaine une prononciation anglaise : dans le début du chapitre premier, au lieu du mot *seigneur*, Xu a transcrit et cité les mots *My Lord* ; dans le chapitre 3, le nom de l'anabaptiste Jacques devient *Zhan mu shi* (James). Bien que le texte de Xu corresponde bien à l'ouvrage de Voltaire dans la plupart des cas, on y trouve toutefois un nombre de contresens dont on ne sait s'il

23 Xu Zhimo [trad.], *Candide*, Shanghai, Beixin shuju, 1927, p. 1.

24 Roman chinois de Li Ruzhen (1763-1830), qui relate le voyage imaginaire du lettré Tang Ao dans une vingtaine de pays fictifs, et l'histoire de cent jeunes filles de talent dont la fille de Tang Ao, qui sont toutes des fées de fleur déchues. Le romancier exalte l'intelligence et l'érudition des jeunes filles qui deviendront lauréates d'un examen spécial convoqué par l'Impératrice Wu Zetian et dépeint les coutumes singulières des pays que le protagoniste visite tout en offrant une satire de la société chinoise.

faut les imputer au traducteur ou à la version anglaise qu'il employait. Je me contente de citer quelques exemples dans le tableau suivant<sup>25</sup> :

<i>Candide</i>	Traduction de Xu Zhimo
Le précepteur Pangloss était l'oracle de la maison. (119)	Pangloss [la combinaison de deux mots grecs, qui signifie « c'est totalement des balivernes »] qui s'occupait de la chapelle, est le sage de la maison (2).
Ma gorge se formait, et quelle gorge ! blanche, ferme, taillée comme celle de la Vénus de Médicis (153).	Mon cou avait une jolie forme, et quel beau cou ! Blanc et droit, comparable à celui de la Vénus de Médicis (49).
Mes parents me forcèrent à l'âge de quinze ans d'endosser cette détestable robe, pour laisser plus de fortune à un maudit frère aîné que Dieu confonde (229).	Mes parents me forcèrent à l'âge de quinze ans d'endosser cette détestable robe, dans le but de gagner plus d'argent pour un frère qui avait la guigne (151).
Voilà, dit [Candide], un livre qui faisait les délices du grand Pangloss, le meilleur philosophe de l'Allemagne. Il ne fait pas les miennes, dit froidement Pococuranté (232-233)	Ce livre, dit [Candide], le grand docteur Pangloss l'aimait autrefois avec passion ; c'était le plus grand philosophe de l'Allemagne. – Ce livre n'est pas le mien, dit froidement Pococuranté (157).

402

À maintes reprises il se contente de donner une transcription phonétique d'un mot, qu'il ne connaît probablement pas, au lieu de le traduire : « un révérend père cordelier » (150) devient « un prêtre qui s'appelle *Gelei* » (45) ; « un petit abbé périgourdin » (210), « un petit abbé qui s'appelait *Beiligao* » (123) ; « Mélanges » (215) de Trublet, « *Mei lang yan* » (129). Il existe aussi des confusions : « beaux esprits » (210) en « belles personnes » (123), « courtisans » (175) en « prostituées » (131).

Malgré les contresens, la traduction de Xu Zhimo rend assez fidèlement les idées principales de Voltaire, mais étant donné qu'elle n'est pas accompagnée de notes et que la préface ne l'explique pas, il n'est pas sûr que son public ait compris pourquoi Voltaire s'acharne sur l'optimisme. Les flèches de Voltaire manquent de cibles en Chine, parce que les Chinois, par leur formation morale ou religieuse, ne se trouvent pas dans la nécessité de croire que tout est bien. Pour ceux qui ne connaissent pas bien les débats théoriques en Europe, il n'est pas toujours aisé de saisir l'ironie de Voltaire.

25 Je me contente d'indiquer entre parenthèses les numéros des pages : pour *Candide*, je renvoie à l'édition critique par René Pomeau (Oxford, Voltaire Foundation, 1980) ; pour la traduction de Xu Zhimo, j'utilise la réimpression de l'édition de 1927 dans *Œuvres complètes de Xu Zhimo* (Taipei, Zhuanji wenxue chubanshe, 1969, t. 5).

Après *Candide*, on voit, en 1927, deux autres contes de Voltaire en chinois : *Jeannot et Colin*, et *Bababec et les fakirs*<sup>26</sup>, traduits par Liu Bannong, linguiste, poète et essayiste qui avait soutenu une thèse de doctorat en Sorbonne. La transcription phonétique des noms propres en chinois, ainsi que la traduction de certains termes et tournures typiquement français, montrent clairement qu'il a travaillé sur une édition française. Liu n'explique pas pourquoi il choisit ces deux contes, mais il faut sans doute en chercher la raison dans la nature de l'enseignement délivré par les textes, le premier raillant la vanité de l'aristocratie française et valorisant la véritable amitié, l'autre mettant en évidence le ridicule du fanatisme religieux, et le bon sens d'une morale laïque que le public chinois pouvait s'approprier. Le recueil de Liu Bannong où paraissent ces deux contes, devenu plutôt obscur, offre en fait, à ma connaissance, les premiers ouvrages de Voltaire directement traduits du français. Professeur d'université, Liu propose d'ailleurs que les étudiants chinois apprennent au moins deux langues étrangères, afin de gagner une perspective plus vaste et de se rendre capables de comparaisons plus pertinentes<sup>27</sup>. Sa traduction tente de rester proche du texte de Voltaire même au niveau lexical, tout en respectant la syntaxe du chinois qui privilégie les phrases courtes.

En 1935 paraît une traduction très sérieuse des *Contes de Voltaire*, qui contient *Candide*, *Zadig* et *Jeannot et Colin*. La préface du traducteur Chen Ruhen est succincte mais plus pertinente que celle du célèbre Xu Zhimo. Elle débute en soulignant la prééminence de la France dans l'histoire des idées du monde moderne et finit par se référer à l'actualité du conte de Voltaire :

Le monde est périlleux. Les mortels ont beau se tourmenter face aux calamités futures ; la Providence est impénétrable. En lisant à la fin ce que dit Candide :  
« il faut cultiver notre jardin », je ne peux m'empêcher d'y aspirer<sup>28</sup>.

Le traducteur, pénétré des misères du monde où il vivait, sympathise avec la position de Voltaire dans *Candide*. Il a trouvé le moyen de rendre le conte de Voltaire accessible à ses compatriotes, qui vivaient dans un pays ravagé par les conflits intérieurs et les occupations étrangères. La traduction, faite à partir d'une version anglaise, mais revue par le grand savant Wu Mi d'après l'édition

26 Voir le *Recueil de contes de France (Faguo duanpian xiaoshuo ji)*, trad. Liu Bannong, Beijing, Beixin shuju, 1927.

27 Voir Liu Bannong, *Recueil des essais divers de Bannong (Bannong zawen erji)*, Shanghai, Liangyou tushu gongsi, 1935, t. 2, p. 207.

28 *Recueil de contes de Voltaire (Fu Lu Te Er xiaoshuo ji)*, trad. Chen Ruhen, Shanghai, Shangwu yinchuguan, 1935, p. 2.

de Louis Moland, est rigoureuse, bien qu'on y trouve tout de même quelques petits contresens<sup>29</sup>.

Le recueil est précédé d'une « Biographie critique de Voltaire », rédigée par Wu Mi. Il s'agit de l'une des meilleures études sur Voltaire parues pendant cette longue période. Ayant fait des études à Harvard sous la direction d'Irving Babbitt (1865-1933), Wu Mi est reconnu comme un grand savant mais marginalisé à cause de sa position traditionaliste dans le Mouvement de la Nouvelle Littérature qui s'opposait radicalement à la tradition chinoise. Face à la littérature française, son goût reste également classique. Il apprécie les jardins à la française<sup>30</sup> et loue vivement *Andromaque* de Racine<sup>31</sup>. Dans le cours qu'il a donné à l'Université de Tsinghua, « La littérature et la vie<sup>32</sup> », il accorde une place importante au Grand siècle dans sa liste de lectures qui contient des chefs-d'œuvre des littératures chinoise et occidentale, de l'Antiquité jusqu'au temps moderne, mais laisse de côté délibérément les romans réalistes et naturalistes du XIX<sup>e</sup> siècle, qu'il juge vulgaires. Pour Voltaire, il a choisi la traduction de *Candide* par Xu Zhimo, les *Contes de Voltaire* de Chen Ruhen, qu'il a patiemment revus et commentés, et une édition en anglais. Les autres écrivains français sur sa liste sont : Montaigne, Pascal, La Bruyère, La Rochefoucauld, Molière, Stendhal, Sainte-Beuve, que les étudiants doivent lire en anglais, et en chinois s'il en existe des traductions.

404

Wu Mi montre ainsi la nécessité de traduire Voltaire en chinois :

Voltaire et Rousseau sont deux personnes d'une importance égale qui ont le plus contribué à la Révolution française. Nos compatriotes connaissent ces deux écrivains depuis presque trente ans, mais le *Contrat social* de Rousseau a été traduit depuis longtemps, et été fort apprécié autrefois par les révolutionnaires de notre pays. Les éducateurs parlent souvent d'*Émile*. Or, les ouvrages de Voltaire sont rarement traduits en chinois, et peu de nos compatriotes connaissent sa vie. Il est donc urgent de publier ces *Contes de Voltaire*<sup>33</sup>.

29 J'en signale un exemple dans le chapitre 13 : « C'est bien dommage, disait Candide, que le sage Pangloss ait été pendu contre la coutume dans un auto-da-fé » (*Candide*, éd. cit., p. 164) est traduit ainsi : « C'est bien dommage que, contre la coutume de l'auto-da-fé, on n'ait pas permis au sage Pangloss de prononcer un discours » (p. 49).

30 Wu Mi, *Le Journal de Wu Mi (Wu Mi ri ji)*, Beijing, Sanlian Shudian, 1998, t. 5, p. 274.

31 *Ibid.*, t. 5, p. 326.

32 Wu Mi, *La Littérature et la vie (Wenxue yu rensheng)*, Beijing, Qinghua daxue chubanshe, 1993.

33 Wu Mi, Préface, dans *Recueil de contes de Voltaire*, op. cit., p. 14.

Notons que, selon Wu Mi, c'est au début du xx<sup>e</sup> siècle que les Chinois ont connu Voltaire, bien que nous ayons pu trouver des références au xix<sup>e</sup> siècle, chez Guo Songtao et dans la traduction de Mackenzie. Or, même si Voltaire apparaît comme la personnalité « la plus représentative des Français » et « la plus représentative du xviii<sup>e</sup> siècle » (p. 11), il n'est pas facile de choisir ce qu'il faut d'abord traduire. Pourquoi alors traduire les contes de Voltaire, au lieu de ses autres ouvrages ? Wu Mi explique :

Vus de nos jours, les ouvrages les plus essentiels de Voltaire ne sont pas ses volumineux écrits historiques, ni le poème épique qu'il a si soigneusement élaboré, mais ces contes qu'il a jetés sur les papiers par hasard, et sans y attacher de grande importance, car le pouvoir magique de Voltaire et sa force destructrice viennent entièrement de son habileté à recourir à l'ironie. Des allusions moqueuses, quelques bons mots, de petites anecdotes, tout devient extrêmement puissant chez lui. Son style est vif, piquant, méchant, mais évident, naturel et raisonnable. Par ailleurs, il emploie des descriptions et des narrations pour augmenter l'effet de ses mots, de sorte que le lecteur comprend aisément que le vieux système et les vieilles mœurs sont tellement inhumains et contre la nature qu'on doit s'en débarrasser. (p. 12)

Ces commentaires montrent que c'était en parfaite connaissance de cause que Wu Mi a soutenu le choix de traduire les contes de Voltaire. À mon sens, personne en Chine de son temps n'a mieux saisi les caractéristiques du style de Voltaire.

À part la « Biographie critique de Voltaire », Wu Mi a également rédigé une notice critique en tête de chaque conte, et un grand nombre de notes qui accompagnent la traduction<sup>34</sup>. Sa notice critique qui précède la traduction de *Candide*, en présentant au public chinois le contexte philosophique à l'origine du conte de Voltaire, comble une lacune dans la traduction de Xu Zhimo. Le recueil contient également *Zadig* et *Jeannot et Colin*, ces ouvrages étant « les trois contes les plus importants de Voltaire<sup>35</sup> », selon la notice critique placée en tête de *Zadig*. Curieusement, Wu Mi ne voit aucune divergence ou évolution entre *Zadig* et *Candide*, même si dans le premier, le dénouement final affirme ce que Sylvain Menant appelle « la confiance

34 Une comparaison avec les notes dans l'édition Moland indique que celles de Wu Mi sont de loin plus considérables, ce qui indique qu'il possède de multiples sources critiques. Certaines notes sont nécessaires pour le public chinois qui ne connaît pas bien le contexte européen.

35 *Recueil de contes de Voltaire, op. cit.*, p. 145.

dans la providence » malgré « les méandres du plan providentiel<sup>36</sup> ». Voici le jugement de Wu Mi :

Les deux ouvrages servent à mettre en doute et à attaquer, par le moyen de l'ironie, et la religion et Dieu. *Zadig*, par son talent et sa vertu qui sont rarement vus dans le monde, mérite de jouir de la sécurité, de la richesse et des honneurs jusqu'à la fin de sa vie, mais au lieu de cela, il est constamment calomnié, et se trouve obligé de passer sa vie en exil et de courir mille dangers. Sa vie est bien périlleuse et sa destinée désastreuse. Il a vécu toutes les calamités et les humiliations sans avoir commis aucune faute, tandis que les méchants ignobles sans foi ni loi jouissent tranquillement d'une vie illustre et heureuse. Compte tenu du principe des vertus récompensées et des vices punis, on trouve que l'intention de Dieu est vraiment impénétrable : se peut-il qu'il prenne la vie des humains comme un jeu d'enfant, les laissant libres de faire du mal à leur guise ? Se peut-il qu'il aille à l'encontre de la raison, en récompensant le vice et en punissant la vertu ? S'il en était ainsi, un tel Dieu mériterait-il qu'on le vénère ? Qu'ils sont sots, ceux qui donnent leur foi à la religion ! Puisque les affaires du monde sont sujettes à des revirements imprévisibles et gouvernées par le hasard, comment peut-on prétendre qu'il existe une destinée ?

406

L'amertume qui imprègne l'interprétation de Wu Mi, qu'on ne trouve point dans *Zadig*, vient probablement d'une confusion avec *Candide*, ou des réflexions personnelles du critique que peuvent expliquer sa place marginale dans le monde savant chinois et ses déceptions conjugales et amoureuses. Le dénouement tragique de sa vie semble confirmer ces commentaires pessimistes : battu et estropié pendant la Révolution culturelle, il mène une vie misérable jusqu'à sa mort en 1981.

En 1936, Li Qingya a traduit *Le Blanc et le Noir* dans son *Recueil de contes de France (Falangxi duanpian xiaoshuo ji)*. C'est le seul ouvrage du XVIII<sup>e</sup> siècle dans ce recueil qui en contient dix-neuf. On ignore ce qui a motivé le choix du traducteur, mais ce récit, où tant d'événements se passent pendant une heure de rêve, peut rappeler à un lecteur chinois un récit traditionnel de la dynastie des Tang, « le rêve du millet (Huangliang meimeng) », dans lequel un pauvre lettré rêve, en moins de temps que ce qu'il a fallu pour préparer un repas de millet, d'avoir obtenu de grands honneurs à la cour, épousé une belle femme distinguée et engendré une progéniture nombreuse.

Dans l'ensemble, les contes de Voltaire sont traduits d'une manière scrupuleuse, apparemment sans aucune suppression ou autres formes de modification, malgré la présence de petits contresens qu'il serait fastidieux et chicanier d'énumérer ici. Si Xu Zhimo présente *Candide* comme le plus

---

36 Voltaire, *Contes en vers et en prose*, éd. S. Menant, Paris, Classiques Garnier, 1992, t. 1, p. 108.



célèbre des ouvrages de Voltaire, et si les contes traduits par Chen Ruhen (*Candide, Zadig, Jeannot et Colin*) sont précédés des notices qui expliquent leur importance et leur signification, ni Liu Bannong ni Li Qingya n'offrent aucune justification de leur choix.

De toutes les pièces de théâtre de Voltaire, les Chinois ont notamment retenu *L'Orphelin de la Chine*. Visitant Ferney en 1931, Wu Mi a vu une statue en bronze de Voltaire, sur le piédestal de laquelle figurent ses ouvrages importants parmi lesquels Wu Mi ne mentionne que *l'Orphelin*, bien qu'il connaisse très bien l'importance toute relative que cette pièce occupe parmi les œuvres de Voltaire. Pour ceux qui s'intéressent au problème de la réception littéraire, la fortune de *L'Orphelin de la Chine* en Chine donne bien des sujets de réflexion. Il est certes logique que le pays d'adoption accueille favorablement un ouvrage qui le concerne, qui le présente sous un jour très favorable, et qui plus est, s'inspire de l'un des chefs-d'œuvre de sa tradition. Or, dans le cas précis de cette pièce de Voltaire, le hasard, à moins qu'on y voie une volonté de la Providence, a joué un rôle non négligeable dans sa création, parce que la traduction de *L'Orphelin de la maison de Tchao*, la pièce chinoise qui influencerait Voltaire, n'aurait jamais vu le jour au XVIII<sup>e</sup> siècle, si elle était parvenue d'abord à son destinataire Étienne Fourmont, au lieu d'être interceptée par les jésuites et découverte par Du Halde, qui la publia dans la *Description de la Chine*<sup>37</sup>.

Négligée par les histoires littéraires des années 1920-1930, qui puisent largement chez les historiens européens, cette pièce a pourtant attiré l'attention de Zhang Ruogu, un écrivain catholique de Shanghai passionné par l'exotisme en général, et la France en particulier. Zhang Ruogu a publié, en 1929, un recueil d'essais intitulé *Exotisme*. Dans sa préface de ce recueil, Zeng Pu, romancier et traducteur de Victor Hugo, professe son admiration pour Voltaire, l'auteur de *L'Orphelin de la Chine*, de *Zaire* et d'*Alzire*, qui compte, avec Chateaubriand et M<sup>me</sup> de Staël, parmi les trois écrivains prérromantiques qui préconisent l'exotisme<sup>38</sup>. C'est à la suite de ce recueil que les critiques

37 Voir mon article intitulé « La traduction de *L'Orphelin de la maison de Tchao* par Joseph de Prémare : genèse et réception », dans A. Cointre et A. Rivara (dir.), *La Traduction des genres non romanesques au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Metz, Université de Metz, 2003, p. 347-364, dans lequel j'ai étudié les raisons pour lesquelles Prémare a choisi *L'Orphelin de la maison de Tchao* parmi les cent pièces de la dynastie des Yuan qu'il connaît bien, et ce qui l'a motivé à envoyer sa traduction à Fourmont.

38 C'est Zhang Ruogu et Zeng Pu qui ont lancé l'expression *exotisme (yi guo qing diao)* en Chine, en la traduisant du français. Voir mon article « L'exotisme sous le prisme chinois. La France selon Zhang Ruogu et Zeng Pu », à paraître dans un volume collectif que je dirige, *Images de la France en Chine sous la dynastie des Qing*, Presses de l'Université de Laval.



trop nombreuses pour qu'on ne soupçonne pas une intelligence insuffisante de l'original, et laissent croire que le traducteur a dû travailler à la hâte, recourant au besoin aux expressions idiomatiques chinoises telle que « des mouches sans tête ».

Dans l'« Histoire de *L'Orphelin de la Chine* », qui se trouve en tête de sa traduction, et dans sa postface, Zhang Ruogu retrace l'origine de cette tragédie. Figurant parmi les *Cent pièces de théâtre de la dynastie des Yuan*, traduite d'abord par le missionnaire jésuite Joseph de Prémare et publiée en 1735 dans la *Description de la Chine*, elle a inspiré la tragédie de Voltaire, qui se distingue sensiblement de son modèle chinois et porte sur une période historique entièrement différente. Sous la plume touchante de Voltaire, les grandes vertus chinoises deviennent l'objet de l'admiration des Occidentaux et sa tragédie sert d'intermédiaire dans les échanges culturels entre les deux pays. La postface finit par un appel à ses compatriotes :

Les vertus de la nation chinoise sont nobles à l'origine. Si nous restons fidèles à l'exemple de nos ancêtres et gardons l'esprit qui nous est propre, notre nation connaîtra sûrement un jour le renouveau ! (p. 53-54)

Deux cents ans après sa publication, la tragédie de Voltaire retrouve donc toute son actualité en Chine dans le contexte de l'invasion japonaise, et la plume du philosophe français devient un moyen pour le traducteur de relever le moral des Chinois face aux envahisseurs. Zhang Ruogu a pu alors, par un tour de force, réunir l'exotisme et le patriotisme. Dans l'édition originale de 1742, une citation du Président Jiang Jieshi, imprimée à la deuxième page, tout de suite après la page du titre, encourage les Chinois à se sacrifier et à résister aux envahisseurs jusqu'à la victoire finale<sup>42</sup>. Ce contexte est d'autant plus important qu'il explique certaines modifications que le traducteur apporte au texte original. Dans la préface autobiographique du traducteur<sup>43</sup>, il déclare qu'il a supprimé certains éléments qui, selon lui, ne se conforment pas aux faits historiques, notamment là où il s'agit de la nation japonaise, et il a retranché du dénouement l'endroit où Zamti accepte de servir l'empereur, parce que cette action constitue une atteinte à sa dignité. On voit bien que

42 Cette page, qui se trouve dans un exemplaire de l'édition 1942 à la Bibliothèque de Shanghai, est absente de l'édition de 2001, qui reproduit la pièce chinoise originale, sa traduction en français par Prémare, la tragédie de Voltaire en français et sa traduction par Zhang Ruogu, avec une préface de Meng Hua : *L'Orphelin de la maison de Zhao : la pièce de la dynastie des Yuan et L'Orphelin de la Chine (extrait)*, Beijing, Zhongguo guojia tushuguan chubanshe. La Bibliothèque nationale de Chine, qui possède l'édition de 1942 selon son catalogue, n'a pas pu la retrouver lors de mon séjour à Pékin en juin 2007.

43 Curieusement, cette préface ne se trouve pas dans l'édition de 1942 que j'ai consultée à la Bibliothèque de Shanghai. Je l'ai lue dans la reproduction de 2001 (voir la note précédente).

c'est le patriotisme du traducteur qui a suscité cette traduction, et le même sentiment a motivé un effort conscient pour « corriger » le texte original. La première suppression porte sur le discours d'Idamé (V, 5). Voici le texte de Voltaire et la traduction en regard :

<i>L'Orphelin de la Chine</i>	Traduction de Zhang Ruogu
De nos voisins altiers imitons la constance ; De la nature humaine ils soutiennent les droits, Vivent libres chez eux, et meurent à leurs choix ; Un affront leur suffit pour sortir de la vie, Et plus que le néant ils craignent l'infamie. Le hardi Japonais n'attend pas qu'au cercueil Un despote insolent le plonge d'un coup d'œil. Nous avons enseigné ces braves insulaires ; Apprenons d'eux enfin des vertus nécessaires ; Sachons mourir comme eux <sup>44</sup> .	Apprenons l'exemple des peuples libres, Qui décident pour eux-mêmes ou de mourir ou de vivre. Les grands hommes n'ont pas besoin d'un cercueil pour consentir au trépas ; La vie à leurs yeux parfois a plus de poids que le Mont Taishan et parfois devient plus méprisable qu'une plume. Nous devons apprendre d'eux comment mourir <sup>45</sup> .

410

On comprend aisément que dans le contexte de l'occupation japonaise, la référence laudative à la nation nippone eût été mal reçue par le public chinois. Le traducteur, qui se servait de la tragédie de Voltaire dans le but d'exhorter ses compatriotes à se sacrifier pour la nation, n'avait pas envie de garder les vers vantant le mérite des envahisseurs haïs, bien qu'il ne fût pas insensible au charme japonais dans son recueil *Exotisme (Yi guo qing diao)* publié en 1929. La deuxième modification importante, le retranchement opéré vers la fin de la pièce, change le dénouement : le public chinois ne peut pas savoir que Zamti a accepté de servir Gengis-Kan, parce que sa réplique (« Êtes-vous digne enfin, seigneur, de votre gloire ? / Ah ! Vous ferez aimer votre joug aux vaincus<sup>46</sup> ») est supprimée. Sous l'élan du patriotisme, toute concession au conquérant est insupportable.

44 M, t. 4, p. 353.

45 Voltaire, *L'Orphelin de la Chine*, éd. cit., p. 48.

46 M, t. 4, p. 356.

Les Chinois ont donc mis bien du temps avant de connaître Voltaire, notamment en regard des intellectuels européens qui le connaissaient déjà comme une personnalité célèbre de son vivant. Il est évident que pendant la longue période que j'examine dans cet article, de la fin des Qing jusqu'à la fin de la République de Chine, on n'essaie pas de traduire ou d'étudier Voltaire de manière systématique, en même temps qu'on ne repère aucune censure officielle de ses écrits. Malgré les tensions, voire les conflits entre la gauche et le pouvoir politique (les Seigneurs de Guerre du Nord d'abord, et le gouvernement républicain nationaliste ensuite), aucun régime de cette période n'a exercé un contrôle absolu et totalitaire sur la pensée des écrivains. Voltaire fut donc présenté au public chinois dans cette atmosphère de liberté relative. Aucune censure n'était d'ailleurs nécessaire pour les contes, parce que la satire anticléricale de Voltaire ne choquait point la majorité des Chinois, qui n'étaient pas catholiques. C'est dans *L'Orphelin de la Chine* que le traducteur Zhang Ruogu « corrige » ouvertement le texte de Voltaire pour que la pièce ne choque pas la sensibilité chinoise pendant la guerre. Il s'agit, tout au plus, d'une auto-censure motivée par le patriotisme, un sentiment particulièrement fort dans un pays occupé, que le traducteur intériorise et qu'il partage avec son public. On discerne une autre forme d'auto-censure dans le fait que Zhang Ruogu, qui est catholique, ne mentionne point l'anti-catholicisme de Voltaire : la position de Voltaire est trop connue pour qu'il l'ignore. À en juger par l'ensemble de ses écrits, son silence est vraisemblablement celui d'un croyant non dogmatique qui évite de s'engager dans des disputes religieuses, et celui d'un francophile qui tâche de présenter un écrivain français sous un angle favorable pour tous.

La réception de Voltaire en Chine atteste que quand un écrivain passe dans une autre culture, le pays d'adoption n'accueille pas forcément les ouvrages les plus valorisés dans le système littéraire du pays d'origine. Choisis au gré des hasards, des préférences personnelles ou des intérêts nationaux, les contes de Voltaire et *L'Orphelin de la Chine* devinrent les ouvrages de Voltaire les plus connus en Chine. Les appréciations que les savants chinois proposèrent de Voltaire, bien qu'influencées par l'évolution des histoires littéraires en Occident, reflètent pourtant la subjectivité des Chinois et nous attirent par leur richesse et leur diversité. Comme dans toute histoire de la réception, l'image de Voltaire peut sembler déformée de temps en temps, mais elle nous révèle d'autant mieux la particularité de son pays d'adoption.